

Recherches sociographiques



Jacques LAZURE, *La jeunesse du Québec en révolution*

Paul Bélanger et Louis Maheu

Volume 12, numéro 1, 1971

Mass media

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055528ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055528ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bélanger, P. & Maheu, L. (1971). Compte rendu de [Jacques LAZURE, *La jeunesse du Québec en révolution*]. *Recherches sociographiques*, 12(1), 127–131.
<https://doi.org/10.7202/055528ar>

familiale et sexuelle du groupe, et c'est précisément à la religion qu'est dévolue la tâche de la formaliser et de la faire respecter » (340). De façon plus générale, « la religion est avant tout un principe d'insertion et d'adaptation sociale » (399), d'où sa deuxième dimension: le culte. Si l'appartenance au groupe se révèle dans l'homogénéité des attitudes éthiques, la diversité des statuts se reflétera dans la diversité des pratiques culturelles. L'assistance à la messe dominicale en particulier, en l'absence de toute autre occasion de rencontres collectives, a pour fonction essentielle de témoigner de la bonne conduite de celui qui s'y rend; les pratiques secondaires varieront selon les statuts secondaires.

Dans la partie monographique proprement dite, à travers les familières « banalités » que relève le minutieux regard anthropologique, se dégage l'inquiétant visage d'une communauté de banlieue, mi-village traditionnel, mi-ville-dortoir, « où il ne se passe rien ». C'est ce village qu'on nous présente comme typiquement québécois, lieu de passage du monde traditionnel à la société technologique. Mais ce village, caractérisé par la stagnation économique et assumant mal, à cause de la trop grande distance, sa nouvelle vocation de ville-dortoir, était-il propre à mettre en évidence autre chose que cette religion sociale, dépourvue de sens de la transcendance divine et où « la notion centrale du christianisme, l'amour que doivent à Dieu les fidèles (...) n'eut jamais qu'une place théorique et secondaire » (421)? S'il nous semble bien reconnaître dans la vie paroissiale de Saint-Hilaire celle de n'importe quelle paroisse du Québec, la vie familiale y apparaît par ailleurs singulièrement stéréotypée. Est-ce alors un trait culturel général que cette étonnante vision du monde modelée par les formes de l'idéologie cléricale (rationalisme jésuite du xvii^e siècle, cf. p. 346) mais qui a complètement rompu avec le contenu de celle-ci?

Si pourtant subsiste, même chez les jeunes (344), une « Religion, principe à la fois vague et solide, certitude d'un Dieu abstrait et absolu, (dont) c'est en lui-même que l'individu trouve l'idée et la nécessité » (323), ne faut-il pas supposer que là où existe une société autre qu'une paroisse sclérosée, des communautés de base autres qu'une famille nucléaire repliée sur elle-même, étouffée au dedans et où le père n'a pas de place, cette Religion puisse revêtir un sens différent?

Sans aucunement atténuer la valeur de l'étude, les particularismes d'objet et de perspective relativisent la portée du diagnostic, qu'on a voulu trop général, et en déplacent le point d'application: ce n'est pas tant la religion des Québécois que toute la culture de Saint-Hilaire qui peut « laisser perplexe ».

Nicole GAGNON

*Département de sociologie,
Université Laval.*

Jacques LAZURE, *La jeunesse du Québec en révolution. Essai d'interprétation*, Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, 1970, 141 p.

Un livre sur la jeunesse au Québec ne peut être que bienvenu, d'autant plus que celui que nous offre Jacques Lazure veut rendre compte non pas de l'ensemble des manifestations de la jeunesse d'aujourd'hui mais de celles qui indiquent une brisure à la fois avec le passé et avec la société actuelle.

La thèse de J. Lazure. Des changements se produisent actuellement au sein de la jeunesse québécoise qui sont de nature révolutionnaire au sens où toute révolution est autant un retour aux sources, une continuité avec les aspirations les plus fondamentales et les plus stables du Québec, qu'une brisure tragique avec le présent et le passé, une rupture avec une société qui ne l'intéresse plus, dont elle aperçoit et dénonce les nombreuses turpitudes (10). Cette révolution rejoint tous les éléments les plus significatifs de la personnalité

individuelle et collective des jeunes, touche à la fois leur *ça*, leur *moi* et leur *sur-moi* (*sic*), et, pour cette raison, est dite culturelle (11).

En effet, la révolution socio-politique, caractérisée par leur idéologie indépendantiste (23) qui se distingue du nationalisme traditionnel par la disparition de sa substance religieuse catholique (26) et par une identification au père plutôt qu'à la mère (38), transforme radicalement le sur-moi des jeunes (10).

La révolution scolaire se manifeste par une orientation marquée des étudiants vers les sciences sociales et humaines (74), des aspirations à un savoir pratique, critique et révolutionnaire (78-79), des aspirations à plus de chaleur, d'émotion, de sentiment au sein même de la pensée (80), la contestation de l'autorité magistrale (82), le refus de l'administration scolaire et de la participation intégrée offerte par les institutions scolaires (82-88); le moi des jeunes, ainsi nommé parce que l'activité scolaire opère la liaison des forces sexuelles avec la réalité extérieure (19-20), est donc aussi bouleversé (10).

Enfin, la sexualité des jeunes Québécois est bien sûr considérée comme le *ça* de leur vie psychique et de leur personnalité (19) et représente la source profonde et dynamique de leurs désirs, de leurs besoins, de leurs aspirations (19). Dans ce domaine aussi s'est opérée une coupure authentique avec les symboles, les mythes, les normes, les modes de comportement propres à la société québécoise d'il y a seulement quinze ans (93). Alors que la sexualité de l'époque du sur-moi religieux et nationaliste se caractérisait par un moralisme sévère, par l'impérialisme des notions de péché et de crime et qu'elle était devenue, elle aussi, catholique et nationaliste (94), elle devient, à l'instar du sur-moi indépendantiste, une sexualité libre, libérée, disponible, existentielle, relative (95). Influencés par les jeunes contestataires américains (103) et par leur sur-moi indépendantiste (104), les jeunes Québécois refusent eux aussi la sexualité capitaliste, américaine, où elle est marchandise, objet de consommation (100), pour lui restituer son pouvoir de création et de subjectivité, sa liberté fondamentale et sa spontanéité (101). Ainsi, la récente campagne électorale du P.Q. s'est vécue comme une véritable fête érotique où l'on sentait la frénésie de la vitalité libidinale (105), les relations sexuelles prémaritales augmentent (108), l'union libre est fréquente (111).

Toutefois, le sur-moi indépendantiste de la jeunesse (révolution socio-politique) qui constitue l'élément central du mouvement révolutionnaire n'est pas homogène, il recouvre trois univers psychologiques distincts (44): le radical, le libertaire et le réformiste.

La contestation active et radicale, révolutionnaire, d'inspiration marxiste et socialiste, où le sur-moi est le plus développé (45), met l'accent sur l'exploitation économique et la lutte des classes (47); les radicaux tentent des rapprochements avec les ouvriers (48), leur idéologie est surtout philosophique et moraliste (46, 136), d'inspiration française (56); leur identification agressive avec le père débouche quelquefois sur la violence et illustre ainsi une peur de la castration pas encore éliminée, un complexe d'Œdipe insuffisamment dépassé (49); leur sexualité est relativement discrète et austère (104).

L'anarchie libertaire, marginale, refuse la société de consommation et ses contraintes impersonnelles bureaucratiques (50) mais conteste par l'évasion, les « voyages », le hippisme, le défoulement verbal et gestuel, crée des « communes » pour retrouver la chaleur et les valeurs tribales des petits groupes naturels et spontanés (49-52). Fondée sur le principe de plaisir et la jouissance, l'idéologie libertaire est davantage liée au *ça*, elle est surtout d'inspiration marcusienne et germanique (56). Par son rejet du pouvoir bureaucratique et de la technologie envahissante (53) et par son désir de retrouver la nature sauvage (137), le sur-moi anarchique constitue un refus de l'image paternelle, un retour à la phase narcissique-orale de l'évolution psychologique (54), un évitement du complexe d'Œdipe (54), et une régression vers la Mère Nature, vers la mère de l'enfance primitive (53). Contrairement à la rigueur sexuelle des radicaux, les libertaires sont évidemment ceux qui valorisent le plus la jouissance, l'hédonisme, l'érotisme (104).

Enfin, les réformistes, moins nombreux (55) parce que le sur-moi indépendantiste est foncièrement révolutionnaire (58), cherchent plutôt à améliorer les structures sociales qu'à les détruire. Leur idéologie est parcellaire, pragmatiste, empiriste, moins intellectuelle que les deux autres. Ce sur-moi réformiste, incarné surtout par le Parti Québécois (56), est d'inspiration anglo-saxonne et plus typiquement québécois que tout autre sur-moi (56-57). La confiance des réformistes dans l'électoralisme et le parlementarisme, leur acceptation de certaines valeurs de la société actuelle et du capitalisme économique, bref leur réalisme implique une liaison plus prononcée avec le moi et le principe de réalité. (Vu qu'il n'y a pas de référence à la situation oedipienne des réformistes, doit-on conclure qu'elle est « normale » ?) Les comportements sexuels des réformistes se situeraient à mi-chemin entre la rigueur sexuelle des radicaux et le laxisme prononcé des libertaires (104-5).

Observations critiques. Ce livre qui porte sur la jeunesse du Québec ne nous paraît pas alimenté par des données suffisamment pertinentes et satisfaisantes, même si l'auteur nous avertit qu'il se préoccupe davantage de la réalité que des étiquettes épistémologiques. Ainsi les observations utilisées pour soutenir la thèse des nouveaux comportements sexuels de la jeunesse québécoise sont presque toutes d'origine américaine (108-111). Certaines démonstrations sont même articulées à des affirmations gratuites: ainsi, les radicaux auraient un comportement sexuel plus austère (104); les *drop-outs* se recruteraient parmi les plus doués intellectuellement et viendraient surtout des classes moyennes ou bourgeoises (90); contrairement à la révolution anthropologique de la jeunesse américaine, peu sensible aux révolutions de type collectif et politique, la révolution culturelle de la jeunesse québécoise lui permet un rapprochement plus facile avec la jeunesse du Tiers-Monde (124).

De même, des explications nous manquent pour comprendre des affirmations qui, à première vue, apparaissent contradictoires. Ainsi l'idéologie libertaire est dite à la fois un phénomène social avant tout américain (51, note 47) et d'inspiration germanique (56, note 54). Plus important encore, le sur-moi indépendantiste est défini comme foncièrement révolutionnaire (58) alors que c'est le sur-moi réformiste qui est dit le plus typiquement québécois (57). Pourquoi le sur-moi indépendantiste est-il révolutionnaire plutôt que réformiste? Nous n'avons alors pour toute explication qu'une double tautologie; d'abord, parce qu'il véhicule l'image d'une société nouvelle et complète à faire, ensuite parce que au début, les tenants de l'indépendance étaient nommés révolutionnaires (57-58). Pourquoi l'idéal indépendantiste ne se traduit-il pas toujours en idéal révolutionnaire? L'explication par certains blocages (la famille, l'éducation scolaire, le milieu de travail, les croyances religieuses, etc.) aussi déterminants et généralisés, ne réduit-elle pas l'affirmation qui veut que le sur-moi indépendantiste soit davantage, au Québec, révolutionnaire et donc ne remet-elle pas en question l'essentiel de la thèse?

D'autres exemples d'absence de données et d'explications pourraient être rapportés. Mais l'auteur nous a lui-même avertis qu'une analyse plus théorique et que des travaux empiriques paraîtront prochainement (7), ce qui nous permet d'espérer que les données et les explications suffisantes nous seront accessibles bientôt. C'est pourquoi nous voulons, plutôt, centrer nos questions sur les hypothèses générales de cet essai d'interprétation:

1° *Marxisme et révolution socio-politique.* L'auteur écarte le schéma marxiste classique car celui-ci serait incapable d'expliquer la révolution de la jeunesse du Québec. En effet, selon J. Lazure, le marxisme signifie que c'est l'infrastructure économique et ceux qui en sont les victimes qui seraient les moteurs premiers, les déterminants directs des changements à opérer dans les superstructures sociales. Or, ajoute-t-il, au Québec, ce ne sont pas les ouvriers qui ont engendré et alimenté les mouvements indépendantistes, mais les classes moyennes (cols blancs et fonctionnaires), les groupes petits-bourgeois de professionnels

ou d'hommes d'affaires et les étudiants issus de ces milieux (29-30); de plus, dans le sur-moi indépendantiste, c'est l'élément souveraineté politique qui domine et non les aspects économiques, d'où le fait que les économistes ont tardé à devenir indépendantistes et que le programme économique du P.Q. n'a été élaboré qu'à la faveur des luttes électorales (33-36). Outre le fait qu'il n'est pas très risqué d'affirmer que l'indépendance dont il est question au Québec actuellement c'est l'indépendance politique, l'interprétation que fait J. Lazure de Marx est relativement simpliste car elle exigerait que tout changement politique ou idéologique doive être promu par la classe ouvrière comme si la classe bourgeoise était parfaitement inactive. Le marxisme n'a jamais prétendu, à notre connaissance, que l'idéologie libérale capitaliste était le produit de la classe ouvrière! De plus, une telle conception impliquerait une autonomie totale du politique, c'est-à-dire que les changements politiques n'auraient aucun lien avec les changements économiques; ce qui amène J. Lazure à expliquer l'émergence de l'idéologie indépendantiste au Québec par l'aspiration instinctuelle du nationalisme qui, du plus profond de son ça inconscient, recherche une totalité concrète; l'Église étant évacuée du nationalisme, le pouvoir politique souverain l'a remplacée comme pouvoir totalisant (32-33). Mais cela dit, l'auteur exploite des catégories socio-économiques d'explication en affirmant que l'indépendance est une idéologie des classes moyennes et petites-bourgeoises puisque les valeurs de la classe moyenne, à travers les aspirations et intérêts de cette classe, rejoignent celles du sur-moi indépendantiste au point de s'y identifier (72-90). Bien entendu, dans cette coalition l'élément indépendantiste, d'après l'auteur, l'emporte sur l'élément classe moyenne; sans que l'on sache trop pourquoi, ici encore, l'aspiration instinctuelle du nationalisme vers la totalisation est d'un grand recours analytique.

2° *Psychoanalyse et sociologie.* Le rejet d'une problématique entraîne l'adhésion à une autre; J. Lazure choisit le schéma freudien dont il fait une brève présentation au début de son ouvrage. Passons sur le fait, d'une part, que certaines composantes essentielles de ce schéma sont définies de façon contradictoire: le sur-moi, reprise à un niveau inconscient de normes, idéologies, etc. (18), est le plus souvent présenté, dans son application à la réalité québécoise comme des opinions, choix politiques bien concrets et conscients des jeunes (23, 131). Mais remarquons d'autre part qu'en cours de route les concepts semblent avoir perdu le sens que la problématique freudienne leur accordait, car là où Freud établissait des rapports complexes d'opposition entre le ça, le moi et le sur-moi qui structurent la personnalité, J. Lazure, lui, établit des corrélations parfaites. Ainsi, le sur-moi indépendantiste contribue à la libération des forces sexuelles (104), attire les jeunes vers les sommets de la scolarisation (73), entraîne le rejet de l'autorité magistrale (84), etc. En somme, une corrélation parfaite chez les jeunes entre leur idéologie indépendantiste, leur critique du système d'enseignement et leurs pratiques sexuelles; le ça, le moi et le sur-moi se trouvent ainsi réconciliés dans l'harmonie parfaite. Tout le jeu complexe de relations entre la recherche de la satisfaction immédiate des besoins instinctuels, les contrôles imposés par le moi, les refoulements provenant de la morale établie, relations qui permettent d'expliquer les comportements des individus, se trouve ici inexistant et donc inopérant. Le sur-moi ne signifie plus morale et censure mais, selon J. Lazure, force de libération, c'est même le sur-moi qui entraîne le ça. Et ce n'est qu'à l'avant-dernière page que l'auteur précise que si on considère souvent le sur-moi comme force surtout régulatrice et inhibitrice, comme il l'a lui-même défini au début (18), ce n'est pas le cas du sur-moi indépendantiste des jeunes Québécois; ce sur-moi lui apparaît au contraire déclencher dans leur pensée, leur affectivité et leur action, des forces incroyables de propulsion (140). Une nouvelle définition de cette catégorie analytique est-elle imposée par une incohérence interne à la théorie freudienne? Si tel est le cas, alors il faut le démontrer; sinon, un minimum de rigueur scientifique exige le respect des règles propres à une théorie. Il est vrai qu'au temps de Freud on n'avait pas encore dit que le Québec n'est pas une province comme les autres!

De plus, l'explication de certains comportements des jeunes est rendue difficile car, d'une part, la personnalité des jeunes, en plus d'être définie par des relations harmonieuses entre ses composantes, constitue en tant que personnalité une totalité. D'autre part, pour traiter des relations entre les jeunes et la société, l'auteur définit celle-ci comme une totalité construite elle aussi selon les composantes d'une personnalité. Lorsque s'affrontent et s'opposent la personnalité jeunesse et la personnalité société, J. Lazure a recours à des concepts comme la régression, le retour au Père ou à la Mère, ce qui évite justement toute explication relative aux rapports entre ces deux totalités. Ainsi, le F.L.Q. est, selon Lazure, une illustration éclatante d'une peur de la castration pas encore éliminée, d'un complexe d'Edipe insuffisamment dépassé (49).

3° *Confusion des modèles d'analyse.* L'aspect le plus intéressant peut-être du livre de J. Lazure est sa description de la diversité des idéologies et des comportements de la jeunesse du Québec. Les idéologies libertaire, radicale et réformiste rendent en effet assez bien compte des divers orientations et engagements de cette jeunesse. On regrette cependant que cette description n'ait pas été articulée à un modèle d'explication suffisamment homogène et cohérent, condition essentielle d'un travail heuristique. En effet, il faut mettre au passif de cet ouvrage la confusion des modèles d'analyse utilisés par l'auteur, confusion qui, jointe à un manque de définition satisfaisante de son objet, amène à douter de la pertinence du choix du principal modèle d'explication proposé. Commençons par observer que, dès le départ, l'auteur refuse de donner une définition de la jeunesse parce qu'il ne s'agit pas d'une étude empirique (12). Pourtant il semble bien qu'il s'agit d'abord et avant tout des étudiants, car on imagine assez mal les jeunes ouvriers et agriculteurs contestant l'autorité du maître et de l'administration scolaire et exigeant un savoir pratique, critique et chaleureux (79-89).

Ajoutons par ailleurs qu'il nous semble que, sous le couvert du langage psychanalytique, la catégorie fondamentale d'analyse de J. Lazure est la notion de milieu (notion qui s'oppose à celle de classe). Un milieu c'est en effet un ensemble d'attitudes, d'opinions, d'idéologies et de comportements communs à un groupe social, et par quoi il se distingue d'autres milieux comme on dit que les métropolitains se distinguent des provinciaux par leurs valeurs, leur mode de vie, leurs opinions politiques, etc. Cette notion permet de dégager des différences en comparant les cultures de divers milieux. Cette étude qui nous est proposée n'est-elle pas en définitive une analyse des caractéristiques spécifiques d'un milieu social dans la mesure où, sans que l'auteur ne l'explique, elle traite des étudiants en tant que jeunes, d'une jeunesse devenue importante par la longueur des études et la forte scolarisation, et qu'elle s'appuie sur les relations des jeunes aux institutions de socialisation et sur les influences diverses qu'ils subissent: elle peut ainsi rendre compte de la formation des traits spécifiques à ce milieu et du conflit des générations. Cette même notion de milieu est aussi implicite dans le lien que l'auteur établit entre aspirations scolaires et sociales et jeunes de classes moyennes et petites-bourgeoises.

Malgré que ce livre nous présente des intuitions intéressantes sur la jeunesse, il n'en demeure pas moins fortement contestable quant à la démarche analytique proposée. À cet égard ne s'avère-t-il pas un modèle qu'il faut éviter de reproduire.

Paul BÉLANGER

*Département de sociologie,
Université Laval.*

Louis MAHEU

*Département de sociologie,
Université de Montréal.*